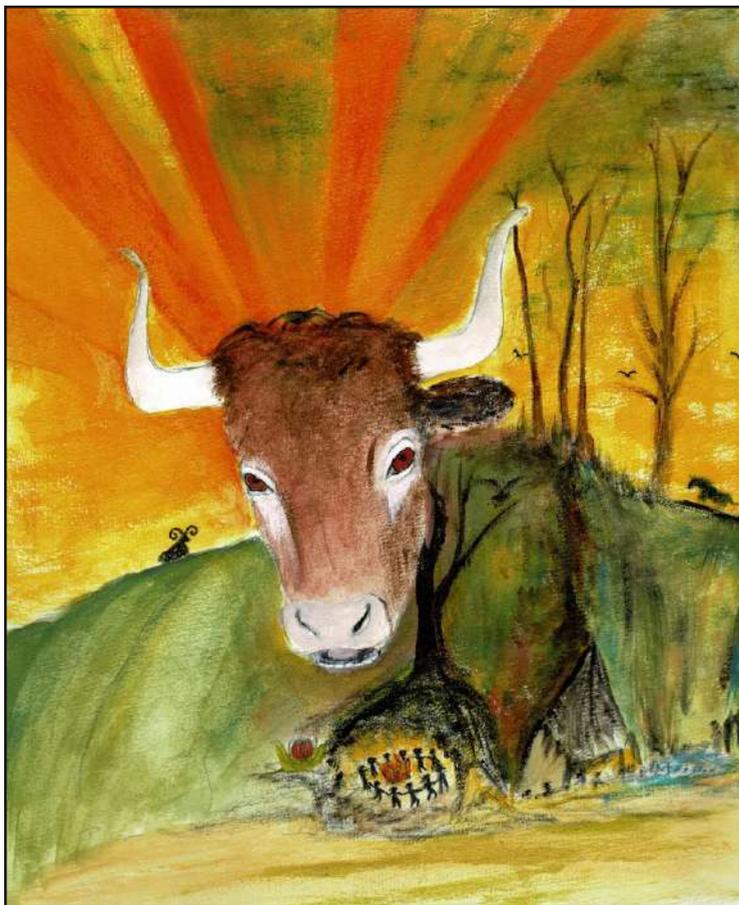


Behigorri

Écologie, féminisme et imaginaire



n°5 - janvier 2024 - Les ruminant.e.s



Édito

L'imagination est chair.

L'imagination est sang.

Elle est l'âme qui meut les corps et modifie le réel.

L'imagination est une affaire sérieuse.

Une simple métaphore, prise au pied de la lettre, peut plonger le monde dans l'absurde et l'horreur.

L'absurde, ce père de la peur et de l'oppression.

L'imagination se nourrit des expériences que nous vivons et des sentiments qu'elles éveillent.

Elle est sensible au bien et au mal que nous subissons.

Elle inspire des idées de domination ou de bienveillance ;
suggère des pensées cruelles ou d'amour
incommensurable.

L'imagination est le berceau de notre raison.

La raison est la maison du logos

Logis de l'esprit qui

– d'œuf en matricaire –

accueille l'éternité.



SOMMAIRE

Édito	p.1
Ana Minski, illustration Zazie	
Le patrimoine	p.3
Michèle Simonsen, illustration Lola	
Saint-Jean	p.9
Ana Minski, illustration Séverine Hettinger	
La société pour l'émancipation des corps	p.10
Julie Go, illustrations Julie Go	
Les corps	p. 16
Ana Minski, illustration Zazie	
Étoiles et ombres	p. 17
Anne Solene, illustration Lola	
Poèmes	p. 19
Hélène Konkuyt, illustration Hélène Konkuyt	
Seule dans ma tombe	p. 21
Marie Derley, illustration Lola	
Deux poèmes	p. 24
Agnès Fayad :	
<i>Speed dating</i> illustré par Fiona Guillemant	
<i>En pause</i> illustré par Zazie	
J'ai pas envie	p. 27
Ondayn, illustration Lola	
Une plongée dans les enfers	p. 28
Sofia Cauvy, illustration Ana Minski	
Chanson sans peur	p. 29
Ana Minski, illustration Zazie	
Les enfants de la basse-cour	p. 42
Ana Minski	
Celle qui manque	p. 44
Cathy Garcia-Canalès, illustration Amande	
Coqs de combat : une virilité outragée	p. 45
Ana Minski	

LE PATRIMOINE

Michèle Simonsen



Un jour, je partirai. Loin de tous ceux-là et de leur odeur de ranci. J'irai en villégiature. Non, pas sur la Côte. Depuis que les prolos se sont mis à déferler en hordes sur les routes de France, la Côte n'est plus la Côte.

Non, j'irai à Deauville. Ou alors au bord de la Loire. J'irai d'un château à l'autre. Les autres, là, sur la place, ce sont des sans-logis. Moi, je suis SDF. Faut pas confondre, hein ? SDF. « Sans Domicile Fixe. » Ça veut dire que j'ai plusieurs domiciles. Je me promène, je flâne, je peux me poser là où je veux. Je partirai, j'irai au gré de mon humeur : Chenonceaux et Chambord, Azay, Le Luze, Amboise ... comme les anciens rois de France, qui se déplaçaient de château en château avec tout leur personnel et tous leurs impédimenta.

J'ai tous mes impédimenta avec moi, ici, bien soigneusement rangés dans ce landau. Pas comme celle-là là-bas, qui trimballe ses mille sacs plastique comme une pauvre. Moi, quand je me ballade dans les rues avec mon landau, j'ai l'air d'aller au parc promener ma fille. D'ailleurs, j'habite la Contrescarpe, ça impressionne. Le 7ème, ce serait encore mieux, mais c'est trop près de chez nous, trop risqué. Non, le mieux, c'est de quitter la capitale. Faire les châteaux de la Loire. Un jour, bientôt, sûrement, je partirai...

... Loin de tous ces clochards qui sentent le vin aigre et le pas lavé. On n'est pas tout à fait du même monde. Même si on habite la même place depuis... depuis... depuis longtemps. Ils le sentent bien, les autres. Ils me respectent. Ils m'appellent « Duchesse ». C'est grâce au professeur. Lui, je l'aime bien. Il est gentil avec moi. Il sent un peu le pas bien lavé, lui aussi, mais il parle distingué. Il a sûrement connu des jours meilleurs. Un jour, je l'ai vu qui regardait un livre tombé d'une poubelle, on aurait dit du grec ou du chinois. Peut-être qu'il a été vraiment professeur ? Un jour, peut-être, je lui dirai mon petit nom...

« Bénédicte, remonte! Tu n'es pas de ces petites filles qui jouent dans la rue ! » Je ne suis pas à la rue, maman. Je dors juste à la belle étoile. Et je me tiens toute droite, immobile, bien sage, les mains au-dessus du sac de couchage, comme tu m'as appris.

Un enfant bien élevé ne joue pas dans la rue
Un enfant bien élevé ne joue pas dans la boue
Un enfant bien élevé ne joue pas dans le noir
Un enfant bien élevé ne joue pas dans la vie
Un enfant bien élevé
Bien ficelé laminé éliminé.

L'important, c'est de continuer à sentir bon. Les autres, ils se relèvent au milieu de la nuit pour aller aux toilettes publiques, en plein milieu de la place ! Même les femmes ! Je les entends des fois pisser avec des bruits de trombe. Aucune pudeur ! Moi, je me retiens. Je me retiens toute la nuit. Toutes les nuits. Je sais me retenir, maman. Je me suis toujours retenue, depuis ce jour-là. Tu ne peux pas l'avoir oublié ! J'avais eu un accident, ça t'a mise en rage, tu m'as débarbouillée la figure

avec ma culotte pleine de pipi. Ça sentait l'ammoniaque, tu voulais m'asphyxier, hein ? Depuis, je n'ai plus jamais eu d'accident. Je n'en aurai plus jamais. Promis juré.

Croix de bois, croix de fer
Si je mens je vais en enfer
Fer à repasser
Fer à friser
Fer aux pieds.

Je me retiens toute la nuit. J'attends dix heures du matin, l'ouverture de la bibliothèque, pour aller au petit coin et me refaire une beauté. Brossé, lavé, frotté, râpé, épluché, écorché ..., Je me suis fait faire une carte de bibliothèque pour ça. Enfin, c'est le professeur qui me l'a fait faire. Un jour, peut-être, j'emprunterai un livre.

Les autres, là, je leur adresse pas la parole. « Bénédicte, tu n'adresses pas la parole à un étranger. Jamais ! ». Jean-Pierre Daniel, de l'escalier B, c'était un étranger ou non? Il tournait et retournait en patins à roulettes autour de moi en me tirant la langue à chaque tour... Elle était jolie, sa langue. J'y aurais bien goûté. Mais

« Tu n'es pas de ces petites filles qui jouent dans la rue
Pas de ces clochards qui dorment dans la rue
Pas de ces Gitans qui dansent dans la rue
Pas de ces cinglés qui rêvent dans la vie »

Le professeur dit que tout est de la faute des encroûtés, les ADF, les « Avec Domicile Fixe ». Tout s'est détraqué le jour où les hommes ont inventé de faire des maisons à angle droit : ni aigu, ni obtus, des angles tout droits.

Ceux-là non plus, sur la place, je ne leur adresse pas la parole. Même quand ils m'appellent « Duchesse » et qu'ils m'invitent à partager leur gnôle. Une espèce d'armagnac, je crois, ou de Fine Champagne. Ils disent que ça réchauffe. Mais moi je préfère le thé. Des fois, je ramasse les sachets de thé à la terrasse des cafés. Non, je ne les rafle pas ! Je les emprunte, quand les touristes sont partis. Je mets le sachet dans ma tasse à fleurs et je remplis d'eau à la fontaine de la place. Le thé met longtemps avant de prendre couleur, parce que l'eau est froide. Je le bois du côté qui n'est pas ébréché, à toutes petites gorgées, comme tu m'as appris. C'est pas bien bon, c'est du thé Leader Price. Mais du côté de Saint-Germain-des-Prés, le professeur dit que parfois on peut trouver des sachets de Darjeeling. Du Darjeeling! Le thé des duchesses ! Un jour, j'irai pousser mon landau du côté de Saint-Germain. Demain peut-être.

Moi, j'ai tout mon patrimoine bien serré dans mon landau. Je ne sors mes affaires que de temps en temps, aux fêtes carillonnées. La belle couverture, je ne m'en sers pas, même par grand froid. Tu me l'as assez répété : « Le patrimoine ne se mange pas ». J'aère mes affaires, pour qu'elles ne sentent pas le ranci, comme tous ces va-nu-pieds de la place. Et je les replie soigneusement. J'y fais bien attention. Ma tasse à fleurs n'a pas d'autre ébréchure que celle que j'ai faite chez Mamie Adeline.

C'est le professeur qui nous a donné nos surnoms. C'est lui qui a commencé à m'appeler Duchesse. « Tu dis rien, Duchesse ? T'as raison, t'es une sage, toi. » Le gros, il l'appelle Rouletabille, mais les autres l'ont surnommé « Rouletabit... » N'aies pas peur, je ne finirai pas le mot, je me retiens. « Les enfants qui disent de vilains mots, on leur lave la bouche au savon noir ».

Alors j'ai gardé les mots en moi. Ma collection a grandi. Tous les mots les plus vilains de la langue française, les plus pulpeux, les plus goûteux. Je les repasse et les repasse dans ma tête, juste pour moi...

Tout le monde a des secrets. C'est Mamie Adeline qui a vendu la mèche. Ça lui brûlait la langue, depuis toujours. Chaque fois qu'on était seules dans son salon Louis XVI : « Tu devrais être plus reconnaissante à tes parents, Bénédicte. Si tu savais ! » Jusqu'au jour où le livre a disparu. Un des beaux livres tout reliés. Alors là, impossible de se retenir. « Ne mens pas, Bénédicte ! C'est toi qui l'as pris, j'en suis sûre ! Tes parents auraient mieux fait de te laisser là où tu étais ! Je les avais pourtant prévenus : un enfant adoptif, on ne sait jamais d'où il sort. Ta mère était sûrement une traînée, on a dû te ramasser dans le ruisseau. Mais ils n'ont pas voulu m'écouter. » Mais moi, je l'ai écoutée.

Je l'avais retrouvé, le beau livre relié. Il avait juste glissé derrière l'étagère. Mais vous ne m'avez pas crue. Vous m'avez traitée de voleuse. Vous avez voulu me ramener à L'AFDAS.

Alors je me suis décidée. Merci, Mamie ! Voleuse pour voleuse, j'ai pris ma volée. J'ai fugué, comme on dit. En emportant le livre. Il est là bien au chaud au fond de mon landau. Il fait partie de mon patrimoine : « Le patrimoine ne se mange pas. »

Enfant trouvé
réprouvé
repoussé
révoqué

J'ai fini par l'écouter, Mamie Adeline. J'y suis retournée, dans le ruisseau. J'avais toujours rêvé d'y faire voguer des bateaux en papier.

Mais il y a belle lurette qu'il n'y a plus d'eau dans les ruisseaux.

Un jour, j'irai jusqu'au salon de thé. Je passerai et repasserai devant vous, avec mon landau. Je t'appellerai « Maman », je te sauterai au cou, tes belles amies se boucheront le nez et toi tu t'évanouiras de honte. Mais moi, je m'en irai sans un regard, avec tout mon patrimoine, et je m'envolerai enfin, voleuse d'enfance ! Oui, un jour, je partirai à l'aventure. Je descendrai tout doucement vers la Loire... À chaque étape j'enverrai une carte postale au Professeur, poste restante. Et j'irai ça et là, au gré de mon humeur, Chenonceaux et Chambord... Azay... Le Luze... Amboise, de château en château, comme les anciens rois de France...



Le souvenir vivace d'une foule en liesse
hante mes entrailles.



Des flammes de la Saint-Jean,
une étincelle est venue se poser sur mon front.
Doigt de feu en guise de troisième œil.

On me disait « le diable est ton amant »
On me disait « tu es maudite »

Je fus le vent ardent au sein de l'aubier,
La forêt hurlant dans l'écorce calcinée,
Ma chair, une coulée de braise sur la cendre

Sacrifiées à la haine
les prairies se sont gorgées de notre sang

LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉMANCIPATION DES CORPS

Julie Go

Pouvons-nous nous libérer des carcans qui oppriment nos corps ou sommes-nous condamnés à théâtraliser l'oppression ? C'est la question à laquelle nous féministes sommes confrontées. Prenons, par exemple, les talons aiguilles. Peut-on parler de talons aiguilles ? Peut-on réfléchir sur les talons aiguilles ?

Avez-vous déjà essayé de vous enfuir en talons aiguilles ? C'est difficile. Il y a des vidéos sur YouTube de courses en Talon aiguille. Lors de ces « glam runs » (c'est le nom donné à ces compétitions), les participants courent avec beaucoup de peine. Par ailleurs, l'usage des talons aiguilles est mauvais pour la santé.

Alors pourquoi sont-ils considérés comme sexy ? Avant d'essayer de répondre, je dois vous avouer quelque chose : je ne suis pas seulement une féministe, je suis aussi une fan d'Aby Warburg, un homme, un historien de l'art. Un homme blanc, riche et probablement hétérosexuel. Un juif allemand qui vécu au début du XX ième. Aby Warburg a inventé un procédé basé sur la corrélation visuelle et formelle comme moyen de faire sens.

Il a notamment créer un catalogue d'images (nommé Atlas Mnémosyne) visant à établir des correspondances visuelles inattendues entre des œuvres très éloignées dans le temps, le style et la technique. Son objectif ? Montrer que des fantômes traversaient l'histoire de l'art et la société à travers les siècles.

Il a par exemple réussi à relier visuellement des peintures du moyen âge et du XIX ième siècle :



En utilisant la technique d'Aby Warburg, je voudrais éditer/ monter quelques images qui ensemble valent mille mots :



J'ai ici commis un sacrilège : j'ai établis une correspondance visuelle entre la technique des pieds bandés et celle des talons aiguilles. En Chine, il existait une tradition qui consistait à bloquer la croissance des pieds de sexe féminin en bandant les pieds des fillettes. Les familles les plus pauvres étaient les seules à ne pas bander les pieds de leurs enfants : elles en

avaient besoin pour travailler et il n'est pas possible de marcher à une vitesse normale avec des pieds bandés.

Le bandage des pieds commençait à l'âge de 5 ans et à partir de 9 ans les filles étaient handicapées à vie. Cette pratique a duré plus de 1000 ans en Chine.

Aujourd'hui, toutes les chinoises et tous les chinois sont unanimes pour rejeter cette pratique. S'il en est ainsi, c'est grâce à la Société pour l'émancipation des pieds (Bù chǎnzú huì), une organisation chinoise qui à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle lutta pour dénormaliser le bandage des pieds. Elles ne se contentèrent pas de refuser le bandage des pieds de leurs fillettes, elles interdirent aussi à leurs fils d'épouser des femmes issues de familles qui pratiquaient cela.

Un jour, il n'y a pas si longtemps que cela, dans un pays qui n'est pas si lointain, des femmes ont visé la lune et l'ont obtenu. Parfois, nous gagnons. Au sein de cette « Société pour l'émancipation des pieds » il y avait Qiú Jīn décapitée publiquement en 1907. Parmi elles également, l'écrivaine Hé-Yīn Zhèn (1884-1920) qui était aussi abolitionniste de la prostitution, car – selon elle :

« considérer la prostitution comme une profession, c'est nier les conditions dans lesquelles elle s'exerce ».

Dans son livre *Sur la question de la libération des femmes*, elle écrit également : « Depuis des milliers d'années, le monde a été dominé par la loi des hommes. Nous devons abolir la loi des hommes et introduire

l'égalité entre tous les êtres humains. Il faut faire en sorte que le monde appartienne autant aux femmes qu'aux hommes. » Hé-Yīn Zhèn a également lutté contre l'eupéanisation de la Chine et a épousé Liú Shī Péi (1884-1919), un nationaliste chinois.

Aujourd'hui en France, les néo-fxministes traitent les femmes qui ont une approche critique du sadomasochisme de « white feminist » (féministes blanches en anglais) et de Kerf. Kerf signifie « kink exclusionary radical feminist » ou féministe radicale excluant le Kink (le sadomasochisme en anglais). Les « néo-fxministes » parlent même de « kink-shaming », néologisme composé des mots « Kink » et Shame (qui en anglais signifie honte). Et pourtant... il n'est pas trop difficile d'établir des correspondances visuelles entre le SM et des pratiques qui devraient un peu plus relever de la honte.



Si vous frappez ou étouffez votre femme c'est de la violence domestique. Si vous le faites en étant vêtu de vêtements en cuir c'est « un jeu sexuel ». J'exagère ? Même pas : au Royaume-Uni, certains avocats ont réussi à faire acquitter leurs clients au nom de la thèse du « jeu sadomasochiste qui a mal tourné ». Les Britanniques appellent cela « la défense du sexe brutal ».

Évidemment des féministes ont exigé que la loi britannique interdise « la défense du sexe brutal ». Mais voilà... interdire la

« défense du sexe brutal », c'est faire honte au sadomasochisme, c'est faire du « Kink shaming », un crime impardonnable aux yeux des néo-fxministes.

Comme d'autres femmes de ma génération je m'intéresse depuis quelques années aux fondamentaux de la question féministe. Le mot « radical » vient du latin « radix » qui veut dire racine. Être féministe radical serait donc s'attaquer à la racine du mal. Du e à la fin de mâle on dit qu'il est muet, muet comme toutes ces femmes qui crient et dont la voix ne vaut rien.

On pourrait donc dire que le mal est un mâle avec une marque femelle muette, une marque qui ne parle pas, qui ne crie pas, qui se tait et se soumet. Autant de langues dans lesquelles ils essaient de nous faire taire, autant de langues dans lesquelles nous femmes crions dans un silence complet. Tant de langues, nous parlons tant de langues, nous pleurons, chantons et nous lamentons dans tant de langues et personne ne nous écoute.

Certaines de ces langues n'ont pas d'alphabet et fonctionnent avec un système de caractères clés. D'autres ont des rêves que nous ne pouvons pas prononcer même si nous pouvons imaginer qu'ils ressemblent aux nôtres. Et - imaginez - il y a même des langues comme l'espagnol qui plient le verbe être pour créer deux façon d'être : une façon temporaire d'être ici et maintenant (estar) et une façon permanente, on pourrait presque dire métaphysique d'être au monde (ser).

Si l'on pensait dans l'une de ces langues, on pourrait imaginer ne pas être libre de façon « temporaire » mais l'être de façon permanente. La lutte féministe consisterait donc à transformer

notre état temporaire pour le faire concorder avec notre état métaphysique de liberté. Si je bois à la source du féminisme, ce n'est pas pour reproduire sans arrêt la même tragédie, mais pour disséquer les techniques et technologies modernes à l'aune des racines du féminisme. Et la racine du féminisme, c'est quoi ? C'est un objectif.

Le féminisme est ou du moins devrait être un combat, une société pour l'émancipation des corps. Un mouvement pour l'abolition de toutes les restrictions sexistes et sexuelles. Ne rougissons plus de vouloir la lune : il nous la faut.

Un jour il y aura des musées sur les violences sexuelles, des musées sur des pratiques ancestrales qui paraîtront barbares à tous nos descendants. Un jour Noues Femmes marcherons émancipées en ce monde et il sera autant à nous qu'aux hommes.

Mais un certain neo-fxminisme nous empêche d'avancer, nous lie à ce métal, bande nos pieds, nos seins et nos rêves. Les femmes intéressées par le féminisme radical ne peuvent pas l'étudier à l'université. Elles ne peuvent pas entrer dans un département d'études néo-fxminixtes si on apprend qu'elles ont eu des pensées impures et radicales.

Penser, étudier, hériter nous est interdit. Puisque la parole nous est interdite : il ne nous reste plus qu'à penser avec des images. Je voudrais donc conclure par des portraits de combattantes : (Qiú Jin), la féministe chinoise décapitée en 1907, Constance Markievicz héroïne de l'indépendance irlandaise et Djamila Bouhired héroïne de l'indépendance algérienne. Que leurs regards éclairent notre chemin.



LES CORPS...

Ana Minski

Les corps terrestres,
humiliés et tuméfiés,
se jettent dans les cieux.

Seule reste la roche,
écorce d'esprits,
miroir au sang laiteux.

De chaque grain libéré
fleurissent
centaurées et chardons bleus.



ÉTOILES ET OMBRES

Anne Solene

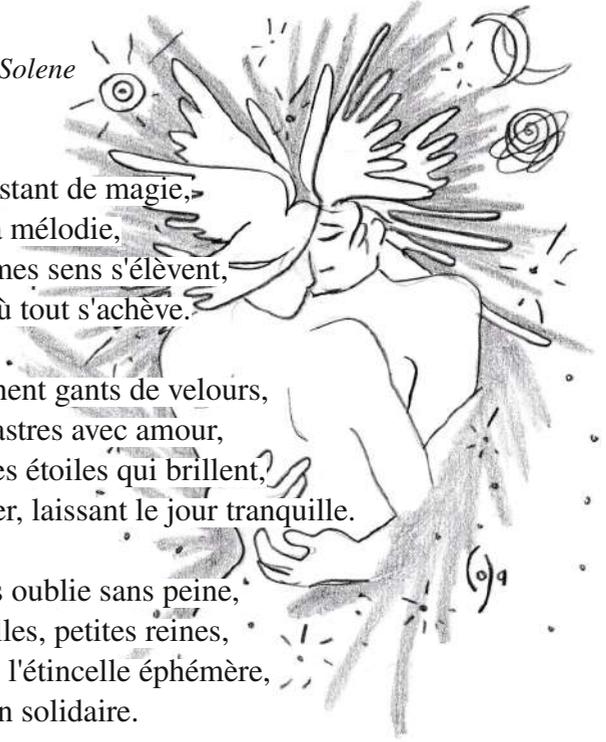
J'attends le crépuscule, l'instant de magie,
La grive solitaire chante sa mélodie,
Les chants qui animeront mes sens s'élèvent,
Dans cette nuit profonde où tout s'achève.

Le soir, mes mains deviennent gants de velours,
Mes doigts esquissent les astres avec amour,
Sur les peaux des cieux, des étoiles qui brillent,
Laisant les obscurs décider, laissant le jour tranquille.

Les lumières du jour, je les oublie sans peine,
Pour ne voir que les prunelles, petites reines,
Dans leurs lueurs intenses, l'étincelle éphémère,
La chaleur des cœurs, l'élan solidaire.

Les fluides de mon corps se fondent dans l'ombre,
Ma fermeté s'adoucit, prend une nouvelle forme,
Aux cieux je m'abandonne, offrant ma tendresse,
Dans cette valse du jour, perdue dans l'ivresse.

Alors je danse avec légèreté, sans hésiter,
Dans cette étreinte céleste, enfin libérée,
Je donne du miel à la fermeté étoilée,
Mon corps s'offre à toi, affamée de cette osmose sucrée.



Je savoure avec délice ce mariage de matière,
Cet enlacement sauvage, fusion éphémère,
Comme une aventure d'un soir, un battement d'aile,
J'accompagne le chant des grives dans le noir, étincelle.

Dans la nuit enflammée, nos âmes se rencontrent,
Au rythme des étoiles, nos corps s'affrontent,
Ensemble, nous vibrons dans cette féerie,
Jusqu'à ce que l'aube nous rappelle à la réalité.





La mer se retire
et laisse ta peau
couverte
de vase

lie de vin
goudron
et boue du monde

s'étalent en remparts

face aux regards
lisses
lisant
glissants
gluants

dans cette craquelure

animale
ancestrale
minérale

tu n'as plus ni genre
ni âge
ni même espèce

tu es ce limon
ce rivage
terre-eau

ton visage s'efface
sous le mystère des mots

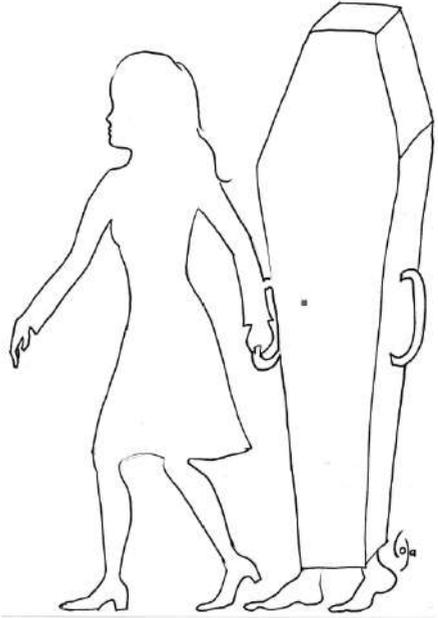
qui
de loin
en loin

t'appellent
dans le vent.

SEULE DANS MA TOMBE

Marie Derley

Jadis, toute sa vie durant, on vivait avec le même conjoint et, une fois la mort venue, on finissait tous les deux sous la même pierre tombale. Sans surprise. La vie actuelle rebat les cartes. Les derniers spécimens de couples réellement monogames disparaissent un à un. La photo-souvenir de noces d'or, comme celle que m'a montrée Huguette, est un article en voie de disparition.



Huguette, après la fête de ses cinquante ans de mariage, fit claquer le journal local sur ma table de cuisine comme si elle abattait un carré d'as sur une table de poker : « Quatre enfants, neufs petits-enfants et six arrières ! Avec les pièces rapportées, nous étions une cinquantaine » m'annonça-t-elle fièrement, comme si c'était elle qui avait fait les cinquante. Je la félicitai comme si elle les avait vraiment faits. En admirant les cinquante invités sur leur trente-et-un, j'imaginai que si on prenait une photo de moi avec tous mes descendants, ascendants, neveux-nièces, et leurs conjoints, nous serions... trois. Mes deux filles et moi. Huguette m'assura que si je refusais tous les hommes qui se présentaient, je finirai seule. Comme s'il s'en présentait. Et comme si, dans tout couple, il n'y en avait pas toujours un des deux qui verra l'autre mort et

sans doute finira seul.

Depuis trente ans, je n'avais plus de mari. Au début, j'avais bien tenté d'y remédier, puis le temps a passé. Je m'étais habituée à vivre seule mais une angoisse sourde ne cessait de croître en moi à l'idée d'être enterrée seule. Me retrouver dans une tombe, isolée et solitaire pour l'éternité, me faisait horreur. Je m'asphyxiais à m'imaginer coincée sous une plaque de marbre où serait gravé un seul nom, le mien, comme si toute ma vie d'avant n'avait été qu'une vie de solitude, comme si toute ma vie d'après le serait à tout jamais. Connaissant mes filles, aurais-je seulement une stèle ? Si mon nom n'était même pas gravé sur une tombe, ma disparition serait alors totale. Comme si jamais je n'avais existé. J'en perdais le sommeil.

J'avais d'abord pensé demander à mon ex-mari de faire tombe commune. Idée évidente car il vivait seul, lui aussi, depuis fort longtemps et, à voir comment il était devenu, je n'imaginai pas qu'il puisse se recaser. Mais je pressentis qu'il me ferait des difficultés (la suite des événements prouva ma clairvoyance). J'envisageai une autre solution que je préférerais ne pas lui soumettre : je demandai en secret une concession funéraire dans une ville située à cinquante kilomètres d'ici et fit graver nos deux noms sur une stèle en beau marbre noir. Soit il mourrait le premier, pensais-je, et nous l'enterrerions dans la tombe, tout naturellement. Sans préciser aux filles qu'il n'avait jamais donné son accord. Soit je mourrais la première, nos filles auraient connaissance de la tombe par mon testament et quand il mourrait à son tour, elles choisiraient la facilité en l'enterrant avec moi. La facilité et l'économie : je les connaissais assez pour savoir qu'elles seraient très sensibles à ces deux arguments.

Tout aurait pu se dérouler en douceur, aussi facilement qu'une âme quitte un corps, si je n'avais commis cette erreur calamiteuse : une ville trop proche où, par un malencontreux hasard, d'anciennes connaissances virent notre tombe. Plutôt que se mêler de leurs affaires, ces jacasses s'empressèrent d'apprendre à mon ex qu'il était mort et enterré. Le pauvre. Cette nouvelle, annoncée sans ménagement, lui fit un tel choc qu'il enragea contre moi. Je tentai de lui expliquer la situation et ses avantages pour nous deux, en vain. Il ne voulait plus m'entendre, disait-il, ni dans cette vie-ci, ni dans l'autre. À ma plus grande stupeur, les filles aussi furent remontées contre moi. Pourtant, ça existe, des couples séparés qui sont enterrés ensemble. D'accord, en général ils s'étaient beaucoup aimés et je ne pouvais pas en dire autant. Mais quand même, on avait eu deux filles et, en trente ans, on ne s'était jamais remariés.

Bref, ils ont tous buté sur ce beau projet comme une bête bute sur la roche. Mais trêve d'histoires anciennes, car voici l'heure de la répétition qui approche. Tous les samedis, je vais à la chorale. C'est Huguette qui m'a inscrite, pour faire des rencontres. Il faut que je file si je veux avoir la place à côté de Louis. J'aime bien Louis. Sa famille possède un superbe caveau.



DEUX POÈMES

Agnès Fayad

SPEED DATING



Elle ramasse à la pelle
Les feuilles mortes
Et pleure l'automne
Qui s'en est allé avec le vent
Vent de folie
Porté par celle
Qui croyait au printemps
éternel

Dos courbé
Il s'est engouffré
Dans les rues étroites
Laisant choir sur l'asphalte
Son grand manteau marron
Et quelques larmes fugaces
Devenues flocons
Elle court alors après l'hiver
Riche d'or et d'argent
Puis se blottit dans ses bras
de givre

Froid
Et glaçant
Assise contre un arbre

Au feuillage blanc
Elle écoute parler le silence
Nostalgique
Et angoissant

Elle s'en va alors tourbillonnant
rencontrer l'été
Brûlant
Et ardent
Mais la vague fouguese la prend
Puis la rejette
Sur le sable blanc
La laissant seule
Plus seule qu'avant
Elle se retourne alors vers l'automne
Cette juste saison
Qui parfois pleure ses peines
Et ses tourments
Mais toujours baignés d'un rayon de soleil
Timide
Et envoûtant



EN PAUSE

Quitter les sentiers
Baignés de lumière rouge
Pour se rendre dans un monde figé
Où plus rien ne bouge

Jalouser la rose pourpre
Qui à l'aube naissante
Transforme les perles de rosée
En gouttes de sang

Envier le soleil couchant
Qui dans sa robe vermeille
Va chaque soir rejoindre l'océan
Pour enfanter la nuit
Puis
La regarder s'endormir paisiblement
Dans son berceau de lune
Tandis que la femme serre dans ses bras
Le vide
Le vent
Les fantômes de ses enfants
Devenus grands

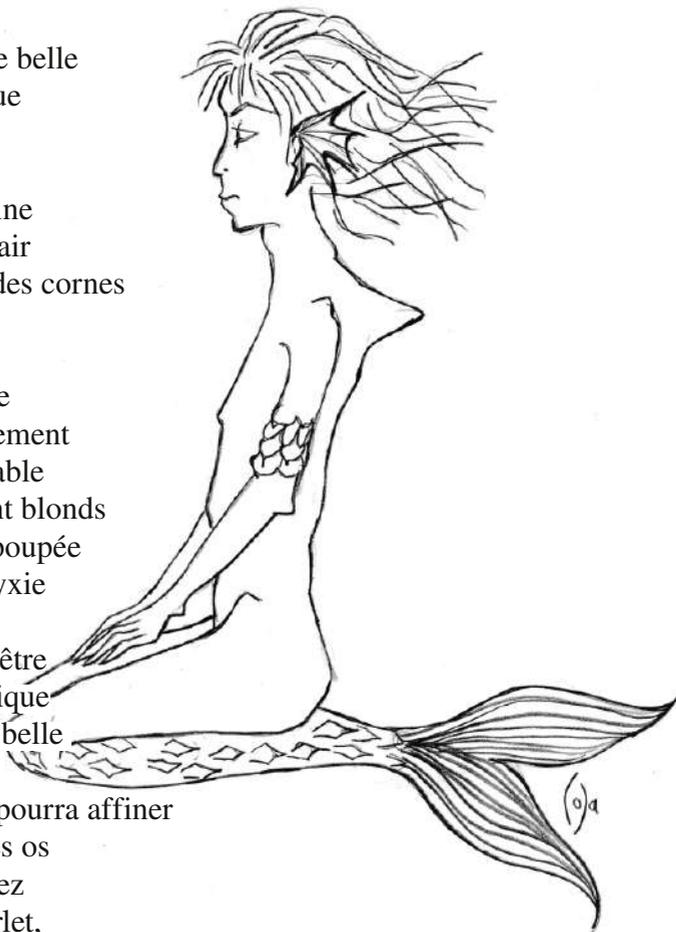
Seules ses lèvres carmines
Embrassent encore la vie
Qui doucement la conduit
Sur l'autre chemin

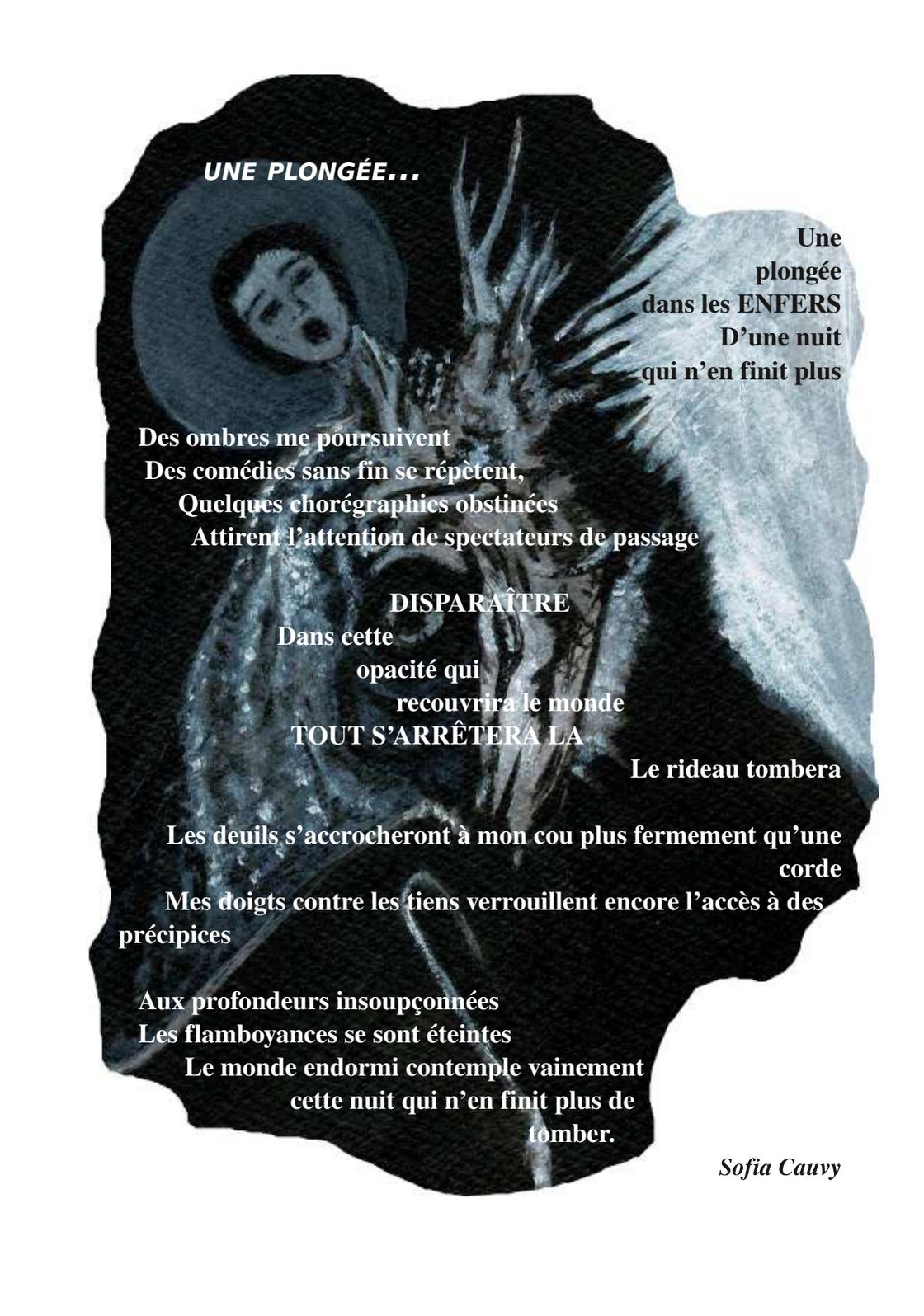


J'AI PAS ENVIE...

Ondayn

J'ai pas envie d'être belle
J'ai envie d'être crue
Dure
Animale
Je n'ai pas de poitrine
Je n'ai que de la chair
Et les formes sont des cornes
Des canines
Des écailles
Si je me montre nue
C'est qu'aucun vêtement
Ne me rend vulnérable
Si mes cheveux sont blonds
Je ne suis pas une poupée
Le blond de l'asphyxie
Le blond décoloré
Celui qui peut tout être
Sali, sulfureux, toxique
Je ne veux pas être belle
Je veux déranger
Aucune poudre ne pourra affiner
La cambrure de mes os
La droite de mon nez
De mes lèvres l'ourlet,
Trop noir, trop défait
Je ne me ferai pas belle
Je ne me ferai pas autre
Je ne changerai pas mon nom
Pour celui de fleur
Si je ne suis qu'épine
Je ne suis pas belle
Je suis





UNE PLONGÉE...

Une
plongée
dans les ENFERS
D'une nuit
qui n'en finit plus

Des ombres me poursuivent
Des comédies sans fin se répètent,
Quelques chorégraphies obstinées
Attirent l'attention de spectateurs de passage

DISPARAÎTRE

Dans cette
opacité qui
recouvrira le monde

TOUT S'ARRÊTERA LA

Le rideau tombera

Les deuils s'accrocheront à mon cou plus fermement qu'une
corde
Mes doigts contre les tiens verrouillent encore l'accès à des
précipices

Aux profondeurs insoupçonnées
Les flamboyances se sont éteintes
Le monde endormi contemple vainement
cette nuit qui n'en finit plus de
tomber.

Sofia Cauvy

CHANSON SANS PEUR

Vivir Quintana

(traduction Ana Minski)



Que tremblent l'État, les cieux et les rues
Que tremblent les juges et les flics judiciaires
Aujourd'hui, les femmes ont perdu patience
Ils ont semé la peur, il nous est poussé des ailes

Chaque minute de chaque semaine
Ils volent nos amies et tuent nos sœurs
Mutilent leurs corps, les font disparaître
N'oubliez pas leurs noms, s'il vous plaît, Monsieur le Président

Pour toutes les nôtres qui manifestent à Reforma
Pour toutes les filles qui se battent à Sonora
Pour les commandantes qui luttent au Chiapas
Pour toutes les mères qui cherchent à Tijuana

Nous chantons sans peur, nous exigeons justice
Nous crions pour chacune de nos disparues
Que résonne avec force : « Nous nous voulons vivantes ! »
Mettons fin à tous les féminicides !

Moi je brûle tout, moi je casse tout
Si un jour un type s'en prend à toi
Plus rien ne me fera taire, c'en est assez,
S'ils en touchent une, nous riposterons toutes

Je suis Claudia, je suis Esther et je suis Teresa
Je suis Ingrid, je suis Fabiola et Valeria
Je suis l'enfant que tu as prise de force
La mère qui pleure aujourd'hui pour ses mortes
Et je suis celle qui te le fera payer
(Justice ! Justice ! Justice!)

Pour toutes les nôtres qui manifestent à Reforma
Pour toutes les filles qui se battent à Sonora
Pour les commandantes qui luttent au Chiapas
Pour toutes les mères qui cherchent à Tijuana

Nous chantons sans peur, nous exigeons justice
Nous crions pour chacune de nos disparues
Que résonne avec force : « nous nous voulons vivantes ! »
Mettons fin à tous les féminicides !

Et que tremblent les entrailles de la Terre
Face au rugissement sororal de l'amour
Et que tremblent les entrailles de la Terre
Face au rugissement sororal de l'amour



La **chanson sans peur** (« Cancion sin miedo ») est un hymne féministe écrit par Vivir Quintana, une magnifique apologie des femmes qui se soulèvent au Mexique, des filles de Sonora aux femmes armées du Chiapas, ainsi qu'un vibrant hommage aux nombreuses victimes de viols et de féminicides.

L'autrice y célèbre le courage de « las morras de Sonora ». Las morras, ce sont ces jeunes filles qui subissent des violences au sein de leur famille mais aussi dans la rue, qui sont agressées dans les transports publics où des hommes les tripotent, se frottent à elles parfois jusqu'à l'éjaculation, vont même jusqu'à utiliser des ciseaux pour déchirer leurs vêtements, voir leurs organes génitaux ou leurs fesses. Certaines ont 14 ans et vont encore à l'école où un enseignant les harcèle sexuellement.

Sonora est un État du nord du Mexique, tristement célèbre pour son taux élevé de féminicides et de violences sexistes. Jusqu'à présent, les dénonciations restaient sans conséquences pour les agresseurs, mais depuis plusieurs mois, ces jeunes filles sortent dans les rues pour protester et exiger la condamnation de tous les féminicideurs. Elles écrivent sur les murs et les monuments, cassent des portes, brûlent des objets sur leur passage pour se faire entendre. Elles ne sont plus disposées à tolérer la violence, et encore moins à servir de chair à canon aux féminicideurs et aux multiples crimes qui caractérisent les sociétés patriarcales : pédophilie, viol, traite prostitutionnelle et pornographique. Ces jeunes filles connaissent la législation, l'étudient, la maîtrisent, et s'en servent pour exiger le respect. Et surtout, elles s'organisent pour manifester dans les rues de leurs villes,

pleurer ensemble et se reconforter. À Sonora, 117 femmes et filles ont été assassinées en 2019, année la plus sanglante, avec une augmentation de 45 % en un an du nombre de féminicides.

Les manifestations se multiplient dans tout le Mexique, où des collectifs investissent les grandes avenues, taguent le sol et les murs, montent des tribunes où les victimes prennent la parole et témoignent, comme Luz María, mère d'une victime, qui raconte comment le compagnon de sa fille l'a tuée et a vécu plusieurs jours avec son cadavre. La place publique est investie par des femmes qui crient « ¡Ni una más! » (pas une de plus), « ¡Vivas nos queremos! (nous nous voulons vivantes), et qui interpellent les policiers : « Il y a plus de flics pour protéger les bâtiments que les femmes ! ». Au Mexique, 833 féminicides ont été enregistrés entre janvier et octobre 2019. « C'en est assez », ont crié les femmes, le 24 novembre de la même année, devant la maison du Président, où elles ont publiquement exigé que l'État mette fin aux violences machistes et aux nombreuses disparitions de femmes :

« Nous sommes en état d'urgence, nos ennemis sont forts, ils sont nombreux, ils sont partout. Nous devons nous unir, nous avons besoin les unes des autres. Nous devons continuer à croire en l'organisation des femmes et rester dans la rue. Nous sommes en temps de guerre, et en ce temps de guerre, nous nous voulons vivantes, libres et ensemble¹. »

Dans toute l'Amérique latine, les femmes luttent contre les violences masculinistes. En 2015, en Argentine, au Chili, en Uruguay, en Espagne, elles ont été des milliers à crier « Ni una menos » (« Pas une [femme] de moins »), un vers écrit par la poétesse Susanna Chávez, étranglée dans sa ville natale de Ciudad Juárez le 6 janvier 2011. Au Chili, le mouvement a pris de l'ampleur en avril 2018 suite à l'absence de réaction des autorités universitaires chiliennes face aux nombreuses plaintes pour agressions sexuelles qui avaient été déposées dans des facultés chiliennes. Les protestations se sont depuis étendues, et les Chiliennes réclament désormais une loi sur les violences sexuelles dans leur pays. Le 20 novembre, dans les rues de Valparaiso, les femmes du collectif féministe « Las Tesis » se sont alignées, bandeau noir sur les yeux et foulard autour du cou, pour dénoncer et accuser avec force la culture du viol. Intitulée *Un violeur sur ton chemin*, leur chorégraphie et leur discours sont devenus un hymne mondial contre les violences faites aux femmes. Le 8 mars 2020, à Santiago, un million de Chiliennes marchaient pour défendre leurs droits. Quatre femmes des Brigades féministes, vêtues de noir, en ont profité pour bâillonner d'un foulard violet, symbole de la lutte contre les violences de genre, la statue d'un illustre architecte chilien dans le centre de Santiago du Chili. Ce jour-là, des dizaines de noms de femmes ont été peints sur des monuments de la capitale afin d'honorer toutes celles que l'Histoire patriarcale a jetées dans l'oubli. Au lendemain de ce rassemblement, la deuxième grève générale féministe de l'histoire de l'Amérique latine a mobilisé plusieurs dizaines de milliers de femmes :

« Nous souhaitons un changement radical des structures régissant notre société, actuellement organisée par et pour un État patriarcal et ses élites, tance Javiera Manzi, l'une des porte-paroles de la CF8M (Coordination Féministe du 8 mars). L'objectif de cette grève féministe est de s'adresser à celles qui travaillent et qui souffrent de discriminations, tant sur le plan du salaire, de l'évolution de carrière, que du harcèlement, mais aussi à celles qui réalisent un travail domestique non rémunéré, les aidantes, les mères au foyer². »

Malgré tout, les violences conjugales et les féminicides augmentent partout dans le monde et d'autant plus depuis le confinement, qui ne permet pas aux victimes des violences intrafamiliales de fuir l'agresseur et qui maintient les femmes dans une précarité domestique et salariale. Au Mexique, les féminicides ont augmenté de 60 %, en France de 30 %. Cette violence concerne les femmes mais aussi les enfants, victimes d'agressions sexuelles, de violences physiques, de harcèlement moral et témoins, trop souvent oubliés, des féminicides. Cette violence est intrinsèque à la culture patriarcale, elle nous est inculquée dès nos premières années et nous l'avons toutes et tous, à divers degrés, intégrée. Pour être un homme, dans une société se livrant à une guerre perpétuelle contre le vivant, contre le sauvage, contre l'animal, contre les indigènes, contre les pauvres, contre les étrangers, contre les enfants, contre les femmes, contre les virus, il faut être dur et intraitable, ne surtout pas se laisser attendrir.

Pour devenir un « guerrier », un de ceux qui vit par et pour une technophilie guerrière (cf. Mumford), il faut apprendre à écraser l'autre et pour cela différentes écoles existent : la sphère familiale et le stigmate de la prostituée, les boys clubs, la prostitution et la pornographie.

Il n'est malheureusement pas étonnant qu'en période de confinement, les sites pornographiques voient leur nombre d'utilisateurs littéralement exploser, ni qu'un tel évènement les incite à renouveler les scénarios de leur crime. C'est ainsi que sur des sites célèbres « En cliquant sur la tendance "Coronavirus", la première vidéo sur laquelle on tombe est une vidéo d'inceste. Une demi-sœur violée par son demi-frère. La tendance des demi-frères et sœurs se mélangent donc avec la tendance Covid19, devenant lui-même un virus développé de la misogynie et de la culture du viol³. »

Les films pornographiques sont politiques. Ils fournissent des modèles comportementaux aux guerriers modernes, ils leur apprennent à dominer la femme, et si possible, dès son plus jeune âge. Cela représente un premier pas vers la domination du monde. Les deux sexes doivent l'intégrer le plus tôt possible. Cette violence patriarcale se manifeste dès qu'une femme ose souligner l'évidence : le corps de la femme, son sexe, n'est ni une marchandise, ni un objet, ni une idée, ni un outil de travail. La pénétration d'un pénis dans un vagin, une bouche, un anus n'est pas un acte anodin, ce n'est pas enfourner un pain dans le four. Combien de ces « guerriers modernes » seraient disposés à suivre une formation pour recevoir dans leur bouche et leur anus le pénis d'autres hommes ? Ce sont les hommes qui profitent de cette exploitation, ce sont eux les proxénètes et les clients. Cette

obsession du mâle pour le pénis qui bande, pénètre et éjacule au visage d'une femme est un des symptômes les plus cruels de la domination masculine.

« La pornographie est l'un des piliers du patriarcat — dans une société où les femmes sont déjà massivement réduites à l'état d'objets, le porno renforce leur statut d'infériorité. En exposant constamment les femmes comme des objets de plaisir hyperféminins, hypersexuels et hypersoumis, plutôt que comme de véritables êtres humains ayant leurs propres émotions et besoins, la pornographie creuse le fossé entre les sexes, détruit l'intimité hétérosexuelle, déprécie le statut des femmes et sape la confiance interrelationnelle⁴. »

Exposer la femme comme un pur objet de plaisir, par la violence de l'empalement symbolique ou réel du corps de l'autre, est un des moyens utilisés pour briser psychologiquement les femmes et pour instiller chez l'enfant la peur de l'homme : « Je crois que les hommes ont très peur des autres hommes », écrit Andrea Dworkin. Pour s'assurer force et pouvoir, il faut être capable de nier la souffrance, de se mutiler en matraquant toute empathie, de détruire l'intégrité du corps de l'autre, de le réifier en se l'appropriant, et de transformer cette cruauté en jouissance. Le fantasme du guerrier qui fonde la domination masculine implique de réduire l'autre à l'impuissance. L'entraînement quotidien du guerrier repose sur l'utilisation de l'espace domestique, de la prostitution et de la pornographie pour définir les rôles : je serai le maître, tu seras l'esclave, ton corps m'appartient, et pour mieux te posséder j'appellerai cela amour. Eros et Thanatos, le sexe est la mort.

Le 8 mars, 150 000 femmes ont manifesté en France pour protester contre les féminicides, les viols, les inégalités de salaires, l'exploitation salariale. Une petite partie d'entre elles manifestaient aussi pour l'abolition de la prostitution et de la pornographie : ces femmes ont été agressées, et ce dans plusieurs pays. C'est que le guerrier moderne dispose de tout un réseau de serviteurs. Ce n'est pas un hasard si Amnesty International encourage la prostitution :

« Amnesty s'est bien gardée de dire à ses membres que sa politique en faveur du "travail du sexe" était rédigée par un proxénète britannique du nom de Douglas Fox, qui avait lui-même présenté une première motion en ce sens en 2008. Dans son bordel se pratiquent l'achat et la vente de femmes, mais le concept du "travail du sexe" transforme un proxénète en un simple employeur et un trafiquant en simple escorte. C'est ainsi que Monsieur Fox, copropriétaire d'une des plus grandes agences d'escortes du nord de l'Angleterre, peut se considérer comme un "travailleur du sexe" et collaborer, en tant que personne marginalisée, avec Amnesty International⁵. »

Ce n'est pas non plus un hasard si le STRASS est pro-pornographie et prostitution :

« ...à propos de la tribune de Schaffhauser parue dans Le Monde, qu'il cite comme source "scientifique" un rapport mené par des militantes suédoises luttant depuis des années pour la légalisation de la prostitution, et financé par cinq groupes néerlandais et un autrichien, provenant donc de pays réglementaristes où le proxénétisme est autorisé⁶. »

S'il minimise systématiquement la violence qui est faite aux femmes, comme en témoigne une des survivantes de la prostitution agressées lors de la manifestation :

« Pour résumer, la prostitution, c'est une série de rapports non-désirés à la chaîne avec des hommes qui nous imposent leurs fantasmes sexuels. Et on doit s'exécuter avec enthousiasme, autant pour les duper que se duper soi-même. Pour beaucoup, c'est aussi des coups, des menaces, des chantages, des substances (alcool, drogue, médicament, injections), des infections, des maladies. Des relations ambiguës avec les acheteurs et les proxénètes. Mais c'est surtout de l'aliénation. On devient étrangère à soi-même. Le corps est occupé par tellement de corps étrangers — par tout le monde sauf soi. Psychiquement, c'est très dur à tenir. Il faut trouver des subterfuges, il nous faut du déni⁷. »

Et ce n'est pas un hasard si les groupes transactivistes sont pro-pornographie et prostitution :

« ... un membre clé du caucus LGBT dans la section d'Islington du Parti travailliste est Catherine Stephens. Stephens est fondatrice de l'International Union of Sex Workers (Union Internationale des travailleurs du sexe – IUSW), un faux syndicat peuplé d'universitaires, de prostitueurs, de proxénètes, de propriétaires de bordels et d'autres lobbyistes pro-décriminalisation de l'industrie⁸. »

La possession du corps des femmes par les hommes est au cœur même du système guerrier, capitaliste, marchand. Lutter contre les féminicides, c'est lutter contre la décriminalisation du proxénétisme, contre la marchandisation du corps des femmes et des enfants — parce que cette appropriation, par la célébration du viol pratiqué, écrit, peint, filmé, développe la rapacité, la cruauté et le mépris des hommes pour les femmes, elle est le fondement même de la culture dans laquelle nous vivons. L'orgasme ne peut être qu'une jouissance par le crime. Pour détruire ce système, il faut le dénoncer et mettre fin à toutes ces formes d'exploitations sexuelles.

L'hypersexualisation de la société n'est pas une liberté mais une aliénation des corps et des esprits au diktat guerrier, masculiniste, capitaliste, marchand.

Il est dangereux d'attendre quoi que ce soit de ceux qui sont au pouvoir, étant donné que celui-ci se fonde précisément sur la violence, la cruauté et le mépris des hommes pour les femmes, des forts pour les faibles, des riches pour les pauvres, des bourreaux pour les victimes. Nous devons donc apprendre à « faire justice nous-mêmes, sans médiation ni compromis, et nous attaquer frontalement et physiquement aux violeurs, cibler les espaces qui comptent pour eux, les empêcher de profiter de leurs fêtes, trouver leur adresse et s'y rendre pour tout casser, s'en prendre à leur personne. On n'est pas là pour quémander des miettes de votre monde et pour être plus représentées, mieux incluses. On ne veut pas rentrer dans votre monde : parce qu'il a été construit contre nous, il est irrécupérable. On est là pour le renverser⁹. »

Chaque jour, nous sommes Anne-Sophie, tuée dans la nuit du 4 au 5 janvier par son mari devant son fils mineur ; Sylvie Redolfi, 50 ans, tuée par son ex-compagnon le 31 mars ; Virginie, 41 ans, poignardée puis tuée par arme à feu par son ex-compagnon devant leurs enfants de 10 et 13 ans ; nous devons toutes être Florence, 50 ans, tuée par son compagnon le 1er avril ; Jennifer, 35 ans, tuée le 5 avril à coups de couteau avec sa fille Doriane et son fils Timéo.

Nous sommes ces soignantes, ces infirmières, ces chômeuses, ces femmes célibataires, ces caissières, ces prostituées, ces pornographiées broyées dans le système carcéral et militaire qui nous façonne dès la naissance.

Aujourd'hui, c'est encore par la peur qu'ils nous confinent. Qu'est donc cette société prête à isoler totalement ses anciens — qu'elle confine déjà dans des camps pour vieux appelés « maisons de retraite » — pendant des mois sous prétexte de les protéger ? La santé qu'ils nous promettent est celle de la prison et de la fosse commune¹⁰. Le plus grand danger n'a jamais été le virus mais ce système cruel qui écrase toute tentative de solidarité, de soutien, de sociabilité, de tendresse.

Y a-t-il tristesse plus profonde que celle de ne pouvoir honorer nos mortes et nos morts ? Y a-t-il coercition plus brutale que celle de ne pouvoir nous défendre, avec toutes les armes disponibles, contre leurs violences, leur arrogance, leur mépris, leurs permanentes agressions ?

Nous devons arracher notre droit à une liberté totale et sans condition.

Ana Minski, avril 2020



Notes :

1. <https://politica.expansion.mx/cdmx/2019/11/25/mujeres-marchan-por-el-dia-contra-violencia-de-genero>
2. <http://oge.cl/javiera-manzi-coordinadora-feminista-8m/>
3. <https://collectifapp.com/2020/03/19/tendance-pornhub-coronavirus-et-confinement/>
4. <https://tradfem.wordpress.com/2019/04/21/le-porno-a-une-foule-de-consequences-nocives-nous-devons-faire-quelque-chose-avant-quil-ne-soit-trop-tard/>
5. <https://tradfem.wordpress.com/2020/02/03/la-prostitution-selon-amnesty-international/>
6. <https://ressourcesprostitution.wordpress.com/2014/08/12/quest-ce-que-le-strass/>
7. <https://revolutionfeministe.wordpress.com/2020/03/08/prostitution-la-pedocriminalite-fait-tout-le-travail/>
8. <https://tradfem.wordpress.com/2017/10/03/a-propos-du-pacte-unissant-les-trans-activistes-et-le-lobby-de-lindustrie-du-sexe/>
9. <https://paris-luttes.info/il-y-a-ceux-qui-se-taisent-il-y-a-13599>
10. <https://lesruminants.com/index.php/2021/02/11/la-prison-de-la-sante-par-ana-minski/>



LES ENFANTS DE LA BASSE-COUR

Ana Minski

Terrés dans nos reflets
Le dire impérieux de la domination

Homme
Lumière Femme
Enfant chien
chats rats...

Pyramide au nombre d'or

Perdus dans la mégapole nommée Gaïa
La fertilité devient tyrannique
Lait viande main d'œuvre maïs
Harnachés au sentimentalisme de foire
Les sans voix portent leur corps à bout de bras

Jument, oreille, œil, sexe : sanglés !
« Patte blanche ! Patte blanche ! » ou zooïfiés

La parole est ici ordre à tout va :

« Réponds ! », crient père mère institutions
« Regarde », insiste le metteur en scène
« Répète après moi », exige le mathématicien

Maîtres des langues, ils fouettent le silence
Ils piquent tordent insistent triturent
Ils veulent nous entendre dire oui

Ils s'affairent s'excitent symbolisent à tout va
S'alignent au langage quotidien
« Non ! » disent nos cœurs nos ventres nos têtes
Nous ne serons pas les poupées de leur névroses

Ils rêvent de clés
Ils sont obsédés par les portes, les serrures, les cloisons
Mais il n'y a rien à ouvrir, tout est là, à portée de regard,
d'écoute, de flair...

Un pigeon s'arrache au bleu s'attaque à l'œil
roucoule dans le cœur
Le rire s'impose
Ça secoue ça tremble ça picote

Nos peaux sont celles des truies, des vaches, des brebis
Nos cheveux des plumes de poules, d'oies, de canards
Nos rires, des gloussements de dindes
Nos marches, des dandinements de cannes

L'espace est immense
interminable
dans l'empreinte des passages...

Leur langue attelée aux peurs n'est pas nôtre
La colère nous emporte
Que leur règne s'achève





CELLE QUI MANQUE (extrait)

Cathy Garcia-Canalès

J'ai grandi ligotée, bâillonnée sous le joug maternel, avec cette injonction qui résonne toujours et encore « Ne réponds pas ! ». Aussi, qu'on veuille bien excuser cet irrépressible besoin d'avoir mon mot à dire.

Mon mot. Mon moi. Fille à vocabulaire. Des valises et des valises de vocabulaire.

Parenthèse pour cracher la mer : je serai comptine.

COQS DE COMBAT : UNE VIRILITÉ OUTRAGÉE

Ana Minski

Le poulet est l'animal le plus consommé au monde¹. La France est le premier consommateur européen de chair de poulet, deuxième viande la plus consommée en France². La consommation de poulets et d'œufs de poule ne cesse d'augmenter³. En 2022, la France est un des premiers pays producteur d'œufs⁴ de l'Union Européenne, avec l'Allemagne et l'Espagne⁵.

L'élevage pour la consommation des œufs, des poulets et des coqs implique la castration, la séquestration, le contrôle de la reproduction, l'apartheid sexuel, l'engraissement, le broyage des poussins, etc. Malgré l'évidence, à savoir que toutes ces techniques sont cruelles, certains auteurs et médias n'hésitent pas à écrire que la domestication du coq sauvage a permis aux poules de « conquérir », voire de « dominer », le monde⁶.

Cette inversion, qui transforme l'animal domestiqué en conquérant, est propagée par les milieux universitaires et intellectuels. Aussi, certains chercheurs, tel Charles Stepanoff, affirment que les recherches paléobotaniques actuelles « envisagent l'intérêt du blé dans son alliance mutualiste avec les agriculteurs qui lui ont permis de conquérir le monde⁷. » Le blé, et, par extension, tout être domestiqué depuis le Néolithique, serait donc un être souhaitant que l'homme le domestique :

« Quant aux Néolithiques eux-mêmes ils n'avaient sans doute aucune peine à reconnaître une perspective, des intérêts et une agentivité au blé, si l'on en juge par les cultes de l'esprit des céréales si courants parmi les peuples cultivateurs d'Eurasie comme d'Amérique⁸. »

Cette nouvelle conception de la domestication s'inscrit dans le postmodernisme actuel qui accorde plus d'importance aux contes, mythes et légendes qu'à la raison et à la vérité. Croire en ces fictions nous déresponsabilise et nous empêche de juger raisonnablement de ce qui est juste et injuste, bien ou mal, de distinguer le vrai du faux. Ils participent ainsi à nous maintenir dans le mensonge, nous aveuglant sur les causes de notre propre aliénation.

En effet, c'est une toute autre histoire que nous raconte celle du coq sauvage devenu le chapon qui orne encore aujourd'hui la table des festivités.

Des rizières à la basse-cour

L'ancêtre du coq domestique, *Gallus gallus*, est originaire du sud-est asiatique.

Les plus anciens fossiles d'individus domestiqués sont datés de 1 650 à 1 250 av. J.-C., et ont été mis au jour sur le site néolithique de Ban Non Wat, en Thaïlande. Ces oiseaux ont été déposés comme offrandes funéraires aux côtés de porcs, de chiens et de bovins domestiques dans des sépultures humaines. La culture du riz serait l'une des principales causes du rapprochement de l'espèce sauvage des villages, le coq sauvage étant un animal omnivore friand de graines céréalières.

Les poules domestiques ont été transportées vers le Sud dans l'Asie du Sud-Est insulaire et vers l'Ouest à travers l'Asie du Sud et la Mésopotamie. Elles furent introduites en Europe vers 800 av. J.-C., certainement via la Perse et par les voies maritimes marchandes.

En Europe, plusieurs des plus anciens individus de poules domestiques sont enterrés seuls et non consommés, tandis que beaucoup sont retrouvés dans des sépultures humaines. Les hommes étaient souvent enterrés avec des coqs et les femmes avec des poules. Ces découvertes témoignent de l'ancienneté du lien symbolique entre l'homme et le coq, la femme et la poule, ainsi que des sacrifices d'animaux à des fins funéraires⁹. Les coqs et les poules, victimes assez bon marché, étaient à la portée de fidèles plutôt modestes désirant participer au rite du sacrifice sanglant. Ils ont été sacrifiés notamment lors des rites de purification dont certains étaient des holocaustes.

Les données archéologiques et l'iconographie tendent à confirmer que les hommes se sont d'abord intéressés au coq sauvage pour la beauté de ses plumes et pour provoquer des combats¹⁰.

Combats de coqs

Il n'est pas étonnant que le coq, animal bipède à l'apparence fière, spectaculairement belliqueux pendant la période de reproduction, symbolise la rivalité masculine dans des sociétés où elle est valorisée. En 1988, dans le Nord de la France, des coqueleurs faisaient se battre entre soixante mille et cent mille coqs par an¹¹.

Métaphore du guerrier, du gladiateur, de l'athlète, le coq est un oiseau « hyper-masculin¹² ». En Grèce, vers 750 ou 650 av. J.-C., le coq représentait à la fois l'ardeur masculine et la combativité. Symbole de la masculinité, il était un cadeau dans les relations entre éraistes et éromènes. Des coqs affrontés apparaissent jusque sur des monnaies d'électrum du trésor de l'Artémision d'Éphèse, monnaies frappées certainement vers le VIIe siècle av. J.-C.

Toutes les observations ethnologiques des coqs de combat, de Bali au Nord de la France, semblent singulièrement correspondre aux représentations antiques qui en font le symbole de la virilité.

Tandis que les coqs de combat sont considérés comme intelligents et nobles, le coq campagnard est quant à lui qualifié de vaniteux, et les poules domestiques de bêtes et stupides. C'est parce que, à travers le coq de combat, les coqueleurs s'identifient à un combattant. Pourtant, les coqueleurs sont avant tout des éleveurs.

Du combattant au chapon

Depuis l'Antiquité, la sélection et le soin des coqs de combat est une affaire masculine. L'élevage en vue d'obtenir des coqs de combat implique croisements et sélections qui ont eu pour conséquence la constitution d'un savoir zootechnique, et ont donné lieu à l'apparition de différents types de coqs de combat¹³.

Les coqueleurs choisissent des reproducteurs parmi les meilleurs vainqueurs. Les poules reproductrices sont, elles aussi, filles ou sœurs de « duellistes célèbres¹⁴ ». Si les coqueleurs suivent l'évolution des œufs, ce sont les femmes qui prennent soin des poussins jusqu'à ce que la différenciation sexuelle soit marquée. Les hommes sélectionnent alors le jeune coq, l'extraient de la basse-cour, l'isolent des femelles et des autres coqs, le condamnant à vivre seul dans une cage pour décupler son agressivité. Il faudra attendre trois mois au minimum pour qu'il soit prêt au combat.

Les coqueleurs coupent ensuite la crête de l'animal (décrêtage) et les caroncules. Les femmes sont exclues de cette opération mais pour le fils, le décrêtage sera une des premières épreuves pour devenir coqueleur. Devenir coqueleur implique pour l'enfant qui a pris soin du coq d'accepter de le voir mourir au combat et de le saigner. Cette initiation participe à briser la capacité empathique et émotionnel du jeune garçon, modifiant son rapport à l'autre et plus particulièrement ses relations affectives. Pour être un « combattant », un homme viril, il lui faudra accepter de mettre à mort un être sur lequel il a porté son affection, s'arrogeant de cette manière le droit de vie et de mort sur celui dont il a pris soin. Les coqs de combat ont en effet un nom et sont individués. Les coqueleurs les admirent, ne pensent qu'à eux, en prennent beaucoup plus soin que s'ils étaient destinés à l'alimentation humaine. Chaque coqueleur a une relation privilégiée avec son coq. Si l'enfant est incapable de supporter l'effusion du sang et la mise à mort, il ne pourra pas entrer dans le cercle des hommes et sera confiné à la sphère féminine, celle de la cuisine ou de la basse-cour¹⁵.

Les femmes sont également exclues de l'armage et de la saignée finale. Contrairement à la théorie avancée par Alain Testart¹⁶, ce n'est pas l'effusion de sang qui est interdite aux femmes. Rappelons que traditionnellement, ce sont elles qui tuent la volaille pour la consommation familiale. Ce qui leur est interdit, c'est l'ardeur combattante, la mise à mort de celui qui représente la virilité. Une hiérarchisation s'établit ainsi entre basse-cour, sphère domestique et gallodrome, lieu de la virilité.

L'élevage des poules est depuis l'Antiquité une affaire féminine. Longtemps exploitées pour les œufs¹⁷ et pour obtenir des coqs combattants¹⁸, les poules sont peu présentes dans l'iconographie archaïque. À partir du Ve et IVe siècles av. J.-C., l'élevage des poules pour l'alimentation se développe en même temps que les sites urbains et militaires¹⁹. En effet, nombre d'indices incitent à voir dans le développement des élevages de poules une des solutions aux problèmes d'approvisionnement carné des villes en Méditerranée antique²⁰. À partir de 200 av. J.-C., la quête de profits sera à l'origine d'une nouvelle intensification de l'élevage des poules qui occupera désormais une place plus importante que l'élevage des coqs de combat. L'importance économique de la poule se traduit par une perte de prestige de l'espèce.

D'une couvée naissent généralement autant de mâles que de femelles. Les coqs étant plus agressifs que les femelles et ne produisant pas d'œufs, il est plus rentable de broyer les poussins mâles ou de les castrer et les engraisser pour la viande. L'élevage implique donc la castration des poussins mâles et l'engraissement des chapons. Cependant, les coqs sont indispensables au poulailler puisque, tout comme les coqs sauvages, ils protègent les poules des prédateurs. Le coq est

aussi celui qui annonce l'arrivée du soleil. Au Ve siècle, il symbolise donc « la vigilance qui lutte contre les tentations et les démons de la nuit²¹ ». C'est peut-être une des raisons pour lesquelles au Moyen Âge le coq de basse-cour – à la fois protecteur envers ses poules et jaloux – sera identifié au clergé séculier dont le principal devoir est d'éduquer les fidèles et de les garder sous la protection de l'Église. L'origine du terme *gallus* pourrait aussi être liée au nom des prêtres orientaux de Cybèle, les *Galli*, qui avaient la particularité d'être eunuques. Grégoire le Grand rapprochera plus tard *gallus* du terme *castratio*, le chapon figurant désormais les prédicateurs saints « qui ignorent les désirs charnels et veillent sur le peuple de Dieu²² ».

C'est à partir du Moyen Âge que l'on retrouve le coq dans l'héraldique et la littérature et que va s'établir le mythe du coq gaulois. Au XIIe siècle, du fait de l'homonymie fortuite entre *Gallus*, l'habitant de la Gaule, et *gallus*, l'habitant du poulailler, l'image du coq revient fréquemment pour désigner les Français. Dès l'époque romaine, César qualifie les Celtes de *gallus*²³. L'emblème est imposé de l'extérieur. Dans les cours voisines, telles que celle du Saint Empire Romain Germanique ou d'Angleterre, cette association sert à ridiculiser les français, opposant les fiers animaux guerriers symbolisant les puissances d'Europe, tels que l'aigle impérial, le léopard anglais ou le lion espagnol, et la simple volaille de basse-cour qu'est le coq. Au XIVe siècle, Christine de Pisan compare Charles V au coq qui veille sur la basse-cour. La symbolique antique du coq blanc est redécouverte, oiseau sacré dédié aux Dieux Mercure et Jupiter, symbole de beauté, de lumière et d'immortalité de l'âme. À partir du XVe siècle, il devient le symbole officieux du roi François Ier pour devenir, à la Révolution, le symbole patriotique officiel de la France.

Le sacrifice de la virilité

Comme de nombreux symboles, le coq de combat a un double langage. Aussi, il symbolise les pulsions dites sauvages, la virilité à l'état de nature, violente et sexuelle. Pour mieux la spectaculariser, les coqueleurs intensifient les instincts agressifs des coqs qui, parés d'armes artificielles, représentent les hommes dans l'arène.

Les coqs qui gagnent le combat sont de vrais hommes tandis que ceux qui perdent sont de « faux hommes », ce qui est pire que d'être une vraie femme²⁴. En Martinique, Francis Affergan remarque que les représentations de combats humains qui se situent à mi-chemin de la danse et de la lutte reproduisent les mêmes gestes que ceux pratiqués par les coqs de combat. Le coq est, pour l'homme dépourvu de pouvoir, un modèle à suivre.

Tout combat de coqs organisé par les hommes est en premier lieu un sacrifice sanglant pour conjurer la tragique réalité de leur mutuel asservissement. Peut-être est-ce aussi pour cela que les coqueleurs éprouvent une passion quasi exclusive pour leur coq. Ils passent en effet beaucoup de temps avec lui, à le soigner, à le nourrir, à en parler, à le contempler. Cette admiration est le fait d'un narcissisme²⁵ qui vient combler une impuissance politique. Le mépris pour la docilité des animaux de la basse-cour, docilité recherchée par la sélection afin qu'ils puissent supporter de vivre dans des espaces restreints et être manipulables, devient fascination pour l'agressivité des animaux à l'état sauvage. C'est pour ces raisons que les coqs de combat sont admirés et « aimés » avant d'être sacrifiés. Mais ils sont des animaux qui ont été dressés,

torturés, qui sont plus dénaturés que les coqs de basse-cour eux-mêmes. Cette identification des coqueleurs révèle l'ambivalence des sentiments humains, du dualisme inscrit dans toute société domesticatrice, reflet des relations de maîtres et esclaves, mélange de crainte, de fascination et de mépris.

C'est pourquoi le combat de coqs figure en premier lieu l'aliénation psychologique des coqueleurs eux-mêmes. À travers les combats de coqs, ils croient montrer leur supériorité sur l'animalité puisqu'ils pensent contrôler leurs « pulsions » agressives. Ils pensent que les hommes n'utilisent leur ardeur combattante que pour le salut de la nation, et non pour se battre entre eux sans enjeu, comme le font les coqs de combat. Pourtant, les combats de coqs organisés par les hommes ne sont pas sans enjeux, ni pour les coqs ni pour les coqueleurs. Ces derniers ont conditionnés les coqs pour qu'ils soient les plus agressifs possibles : à Bali, « on lui fourre du poivre rouge dans le bec et dans l'anus pour lui donner de l'ardeur²⁶ », une complète solitude lui est aussi imposée²⁷. Ils les placent dans des conditions telles qu'ils ne peuvent fuir le combat. La mise à mort dans l'arène confond donc ardeur combattante et agressivité. C'est la rivalité agressive entre mâles qui est mise en scène et non l'ardeur combattante. Le véritable sujet des combats de coqs est la frustration des coqueleurs eux-mêmes qui se rêvent combattants plutôt que coqs de basse-cour. Si l'humain mâle, comme les mâles des autres espèces, est plus agressif que les femmes, l'ardeur combattante n'est pourtant pas le propre de leur sexe. Considérer que l'ardeur combattante n'appartient qu'à certains hommes – en l'occurrence les plus agressifs – participe à valoriser des brutes et non des combattants dans le sens noble du terme : c'est-à-dire qui sont capables de se sacrifier pour défendre les plus fragiles,

notamment les enfants. Cela participe également à mépriser tout ce qui est considéré comme féminin, puisque la femme ne peut généralement pas affronter équitablement un homme dans l'arène, dimorphisme sexuel oblige. Confondre agressivité et ardeur combattante permet de maintenir des hiérarchies entre les individus, d'opposer les sexes et de croire qu'être un homme, un « vrai », est une affaire d'agressivité et non de courage et de tempérance.

Le coq sauvage entre en conflit avec les autres mâles lors de la période de reproduction, pour garder jalousement ses poules et son territoire. En dehors de la période de reproduction, ils vivent en groupes mixtes de plusieurs individus²⁸. Si la rivalité masculine est inscrite dans la sexualité de l'homme, il est alors nécessaire de la contrôler pour instaurer une société juste. Mais la société capitaliste patriarcale a imposé des conditions de vie qui, au contraire, accentuent l'agressivité et la rivalité des individus.

Coq/poule, taureau/vache, bouc/chèvre, bélier/brebis... les différences sexuelles biologiques des animaux domestiques servent à la polarisation des sexes dans la société. Cette polarisation est particulièrement visible dans le combat de coqs qui ne retient du coq sauvage que son agressivité envers ses congénères pendant la période reproductive. L'agressivité est valorisée au dépend du rôle protecteur du coq. L'image du coq protecteur, quant à elle, pourrait être justifiée par le fait que la rivalité entre les hommes est dangereuse pour les femmes et les enfants. Mais pourquoi, dans ce cas, avoir interdit les armes aux femmes ? Les Amazones du Dahomey prouvent que les femmes peuvent être aussi courageuses et féroces que n'importe quel guerrier, qu'elles sont aptes à se défendre et à défendre les

les hommes entre eux, réduisant les femmes à un objet de prestige. L'image de l'homme protecteur de la femme, du roi protecteur de la basse cour, est un leurre pour justifier la domination des uns et la subordination des autres. La société patriarcale a hiérarchisé les hommes : hommes libres, esclaves, femmes et enfants. C'est la rivalité masculine qui est à l'origine du mépris pour les femmes et le féminin et qui participe à réduire en esclavage d'autres hommes, à s'approprier le corps des femmes. Cependant, les hommes ne sont pas condamnés à être des agresseurs ou des agressés. Si des rituels précis sont pratiqués dans les cultures valorisant la guerre pour rendre les hommes plus agressifs et violents, c'est bien parce que sans cela la plupart ne le seraient pas, du moins pas suffisamment²⁹. L'enfant est, avant même de naître, pris dans un agencement affectif et social qui participera à développer ou atténuer son agressivité. La communauté dans laquelle il grandira participera à développer en lui une vie affective complexe. Incapable, pendant de nombreuses années, de subvenir seul à ses besoins, il imitera les adultes qui lui apprendront à parler, à marcher, à respecter, à aimer. La manière dont les enfants sont élevés est primordiale.

Les discours que nous élaborons pour justifier la projection de nos fantasmes et démons sur les sexes, les enfants, les autres peuples, les autres espèces, doivent être critiqués et jugés. Il est en effet important de lever le voile de toutes ces mystifications, d'analyser et critiquer les symboles, pour reconnaître dans ces actes l'exploitation et la torture. D'autant plus que nous savons aujourd'hui que nous sommes, pour la plupart d'entre nous, victimes de ces mêmes violences : confinement, dressage, surveillance, rivalités provoquées et contrôlées, etc.

Pour définir la virilité, les hommes se sont appropriés certaines qualités comme le courage, la tempérance, la raison. Selon cette conception, ces qualités seraient propres au mâle de l'espèce humaine. La socialisation genrée participe donc à refuser aux femmes ces qualités indispensables à tout individu pour défendre son intégrité physique et psychologique. Le féminisme radical dénonce cette socialisation genrée qui a emprisonné les femmes dans la sphère privée, les excluant de la sphère politique. Les différences biologiques entre les sexes ne doivent pas, sous prétexte de faiblesse et de besoin de protection, infantiliser les femmes. Le féminisme radical affirme que le courage, la tempérance, la raison appartiennent à tout être humain, quelque soit son sexe. Il en est de même des qualités octroyées à la féminité tels que l'empathie, la tendresse, le soin apportés aux enfants et aux anciens et qui appartiennent elles-aussi aux hommes. Refuser de développer ces qualités féminines, instaurer des rituels pour se les interdire conduisent les hommes à réduire la masculinité au combat à mort entre mâles conditionnés pour s'entretuer. Ce qui est mis en scène dans les combats de coqs ce n'est ni le courage ni la force, mais l'agressivité et l'incapacité des coqs à identifier leur véritable ennemi : le coqueleur. La virilité, dans le sens de tempérance, raison et courage, est donc outragée, mutilée, injuriée, réduite à un combats de coqs tenus en laisse.

Si l'imaginaire et le rêve sont une part importante de notre humanité, il n'en reste pas moins qu'accorder du crédit aux symboles et métaphores, qui n'existent souvent que pour justifier les comportements cruels des uns et la docilité des autres, est la manière la plus raffinée de maintenir la hiérarchie entre les sexes, les espèces, les peuples et les hommes eux-mêmes.



Notes :

1. <https://volaille-info.fr/2022/02/01/la-france-parmi-les-leaders-europeens-de-la-production-de-volailles/>
2. <https://www.capital.fr/conso/les-francais-premiers-consommateurs-en-europe-de-poulet-1461190>
3. https://www.franceagrimer.fr/fam/content/download/66996/document/NCO-VIA-Consommation_viandes_France_2020.pdf?version=2
4. 14,4 milliards soit 896 000 tonnes
5. <https://oeuf-info.fr/infos-filiere/les-chiffres-cles/>
6. <https://www.nouvelobs.com/animaux/20220612.OBS59578/comment-les-poules-ont-conquis-le-monde.html> <https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/zoologie-poules-dominent-monde-reponse-10-chiffres-54101/#52-milliards-dindividus-sur-terre>
7. https://laviedesidees.fr/IMG/pdf/20220509_stepanoff-graeber.pdf
8. *Ibid.*
9. <https://www.inee.cnrs.fr/fr/cnrsinfo/nouveau-regard-sur-la-domestication-de-la-poule-une-histoire-de-riz-et-doiseau-exotique>
10. Hans L., « The story of cockfighting », *aviculture-europe digital magazine*, Pays-Bas
11. Cegarra M., « Les coqs combattants », *Terrain* [En ligne], 10 | 1988, mis en ligne le 18 juillet 2007, consulté le 31 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/2929> ; <https://doi.org/10.4000/terrain.2929>
12. Chandezon, C., 2021, Le coq et la poule en Grèce ancienne : mutations d'un rapport de domestication. *Revue archéologique*, 71, 69-104. <https://doi.org/10.3917/arch.211.0069>
13. Affergan F., 1986, « Zooanthropologie du combat de coqs à la Martinique », *Cahiers internationaux de sociologie* n° LXXX.
14. *Ibid.*
15. Cegarra M., *op. cit.*
16. Testart A., 1986, *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, ehess, Paris, *Les Cahiers de L'Homme*.

17. Les œufs sont exploités depuis plus de 4 000 ans à des fins alimentaires mais aussi pour beaucoup d'autres usages en médecine , notamment, ou comme liant en peinture. Les plus anciens incubateurs artificiels se trouvent en Égypte. Les manals, vieux de plus de 4000 ans, peuvent contenir jusqu'à 90.000 œufs. Avant l'arrivée de la poule, au Ier millénaire, l'oie était la volaille de la basse-cour, mais à la différence des poules, elles ne permettent une intensification aussi importante des élevages.

18. Cegarra M., *op. cit.*

19. Chandezon, C., 2021, « Le coq et la poule en Grèce ancienne : mutations d'un rapport de domestication », *Revue archéologique*, 71, 69-104. <https://doi.org/10.3917/arch.211.0069>

20. Pitt J.-C., 2017, *The Ecology of Chickens : An Examination of the Introduction of the Domestic Chicken Across Europe after the Bronze Age*, PhD Bournemouth University.

21. Beaune C., 1986, « Pour une préhistoire du coq gaulois », *Médiévales*, n°10, 1986. *Moyen âge et histoire politique*, sous la direction de Georges Duby, pp. 69-80. <https://doi.org/10.3406/medi.1986.1021>

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. Affergan F., *op. cit.*

25. Giust-Ollivier A., 2019, « Culture du narcissisme: (culture of narcissism – cultura del narcisismo) », in : Agnès Vandeveld-Rougale éd., *Dictionnaire de sociologie clinique* (pp. 179-181). Toulouse: Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.vande.2019.01.0179>

26. GEERTZ C., 1983, « Jeu d'enfer : notes sur le combat de coqs Balinais », in *Bali : interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard.

27. Cegarra M., *op. cit.*

28. <https://www.universalis.fr/encyclopedie/coq-et-poule/>

29. Minski A., *Force et cruauté*, lesruminants.com



Behigorri et les ruminantes remercient toutes les autrices et illustratrices qui ont participé à ce nouveau numéro de la revue.

Amande, peintresse, conteuse et directrice du journal La Babelouse : <https://www.facebook.com/AmandeArt>

Cauvy Sofia se plonge dans l'univers de la poésie à l'adolescence. Elle effectue des études littéraires en parallèle d'un cursus musical. Sa pratique de la musique lui permet de porter une attention particulière à la prosodie des textes et à leur dimension rythmique et mélodique.

Derley Marie est une autrice belge, passionnée notamment par les formes de poésie brèves telles que le haïku, le tanka, le pantoun, le quatrain, et par les nouvelles courtes : www.facebook.com/marie.derley.3

Garcia Canalès Cathy : cathygarcia.hautetfort.com

Guillemant Fiona vit et travaille à Bruxelles. À travers le dessin, elle explore les thématiques de la mémoire et du rapport au passé, ainsi que les liens entre êtres vivants humains et non-humains.

Hettinger Séverine réalise des oeuvres plastiques à l'aune du corps féminin partout, étalon radical pour se réapproprier des questions nourries par le féminisme, les sciences sociales, l'écologie. *Anasyrma* est une réflexion sur les parties considérées comme honteuses et la pudeur enfin contestée afin d'affronter le monde dans l'utopie et la poésie.

[instagram: severine_hettinger](https://www.instagram.com/severine_hettinger)

Konkuyt Hélène, "poétasse" et graveuse, qui aime, quand elle pose les premiers mots d'un poème, ne pas toujours savoir où ils l'emmènent, peut-être à l'envers, à rebours de la langue, entre fulgurances et rêveries vagabondes.

<https://www.instagram.com/lnkgravure/>

<https://www.facebook.com/helene.konkuyt/>**Ondayn** est étudiante en architecture et au conservatoire de Strasbourg en jazz. La création artistique est vitale pour elle. Elle j'aime particulièrement les univers oniriques.

Simonsen Michèle, Française vivant au Danemark, a enseigné l'ethnologie et le folklore européens à l'Université de Copenhague. Elle écrit aussi pour la jeunesse, en danois comme en français.

<http://danskforfatterforening.dk/mich-le-jeanne-simonsen-3529/>

Thomas-Fayad Agnès, née le 07 mai 1975 à Libourne en Gironde. Passionnée par l'écriture depuis son enfance et notamment par la poésie, elle participe et gagne des concours un peu partout en France . Depuis 2017, elle est plume pour une maison d'édition jeunesse qui publie des contes audios.

Zazie Lavraie : zazielavraie.wordpress.com



Behigorri, « vache rouge », est l'esprit qui protège les grottes où nos ancêtres du Paléolithique peignirent bovins et équins. Apparentée à Betizu, la vache sauvage qui vit encore aujourd'hui dans les montagnes basques, elle est une Ihizi, animal chassé à la Préhistoire et dont les représentations individualisées témoignent d'une cosmologie animiste, du mélange d'émerveillement et de crainte que ces compagnons nous inspiraient. Renouer avec cet inquiétant émerveillement, avec ce monde d'avant le dualisme, l'esprit militaire, l'hégémonie et le contrôle, est un des espoirs de la revue. Pour y parvenir, ou du moins essayer, une critique radicale de la société s'impose, une critique écologique, biocentrée et féministe. Cette critique radicale s'attaque à un imaginaire dominé par une folle rationalisation qui réduit le langage à un discours binaire. Pourtant, quoiqu'en pensent certains, sentiments et rêves sont plus que jamais les ombres portées qui structurent notre culture. C'est pourquoi poésie, contes, nouvelles sont intégrées à cette critique radicale de la société. Les relations qui se tissent dans la contemplation, l'émerveillement et la crainte ne peuvent s'épanouir que si elles s'expriment dans le langage qui leur est propre. Ouvrir notre corps à un nouvel imaginaire c'est accepter un langage trop souvent méprisé par ceux qui rêvent l'homme-machine, l'homme-conquérant, l'homme-immortel.

Behigorri est une revue numérique en téléchargement gratuit sur le site lesruminants.org mais qui peut aussi être imprimée et cousue artisanalement sur commande. Elle ne possède aucun ISSN et son prix est celui de l'impression, du papier et de l'envoi, il dépend donc du nombre de pages et des illustrations couleurs. Son rythme de parution est irrégulier.

Behigorri - n°5 - janvier 2024 - Comminges - **Site** : www.lesruminants.com -

Conception, mise en page et illustration de couverture : Ana Minski

Contact : behigorri@tutanota.com